

Philippe Sollers : un éternel passionné de littérature d'une inaltérable gaieté

Par [Anthony Palou](#)

Le Figaro, publié le 7 mai 2023



Philippe Sollers lors de l'émission Apostrophes, le 16 juin 1989. Il

L'écrivain était classique et avant-gardiste dans son genre.

Bien une chose qu'on ne saurait lui reprocher: Sollers n'a jamais adhéré au parti de la mort. Il était du parti de la vie, solidement doué pour elle. Ceux qui l'ont connu se souviendront de son inaltérable

gaieté, de son inépuisable goût d'être ; bref, de sa joie. Sans doute doit-il s'amuser - de là où il nous contemple - de ce que l'on pourrait encore écrire sur lui tant il est vrai que pendant plus de soixante ans, il en a suscité des commentaires, des haines et des admirations, des ressentiments et des acclamations.

Il n'y a pas plus intelligent que Sollers. Intelligent, original et audacieux. Classique et avant-gardiste dans son genre. S'il nous fallait le comparer, mais ce genre d'exercice est toujours stupide, nous penserions immédiatement à Diderot. D'abord, pour son extrême et inlassable curiosité ; ensuite pour sa culture encyclopédique ; enfin pour son côté désordonné. Désordonné dans le sens où son œuvre, pour qui la contemple de loin, peut paraître un champ de bataille. Et, d'une certaine façon, elle l'était. Dans le sens militaire du terme.

La guerre, Sollers, cet éternel démobilisé, l'avait menée sur tous les fronts, passant en revue son époque troublée. Depuis son adolescence, il s'intéressa passionnément à la littérature, il était tout entier dans les mots et il voyait non sans une certaine ironie désenchantée le monde comme il ne va pas. Ce qui l'irritait et qui devait orienter toute son esthétique, c'était la bêtise. Toujours combatif, d'une folle érudition, sa guerre était celle du goût. Il faudra relire sans relâche son travail critique à plus d'un point admirable.

À lire aussi [«Nous avons tant aimé Philippe Sollers»](#)

Un promeneur enthousiaste dans les arts

Ce sont des Salons. Comme Diderot, Sollers se promenait avec enthousiasme dans les arts. Il donne à lire, à voir, à écouter. Avec lui, tout est vif. Il n'ennuie jamais, telle est son élégance ; avec lui, c'est

l'émerveillement perpétuel. Il suffisait de le rencontrer, toujours chaleureux, amusant et amusé devant la déliquescence ambiante et son J&B sans glace, agitant son fume-cigarette, lors de ces six o'clock à La Closerie des Lilas en compagnie de Josyane Savigneau, son oreille attentive.

L'auteur de ces lignes s'en tiendra à ses souvenirs picotant d'électricité. Les choses avaient tendance à s'organiser autour de lui, tout devenait motifs et l'on avait l'impression que le monde littéraire ou ce qu'il en restait s'était donné rendez-vous ici, autour de sa vénérable personne.

À lire aussi [«L'existence est une illusion d'optique»: retrouvez la dernière entrevue de Philippe Sollers avec Le Figaro](#)

Dupe de rien, il connaissait par cœur la dramaturgie du monde hérissé d'angoisses. Son esprit était comme zébré de citations. Ainsi, nous pouvions allégrement passer en un seul mouvement de Dante à Mallarmé, de Joyce à Hemingway, de Venise à l'île de Ré - éternels lieux d'exil -, de Mozart à Josquin des Prés. Nous avions l'impression d'être en compagnie d'un clandestin, d'un pur espion et lorsqu'on le lui faisait remarquer, il ne masquait pas son ravissement.

Un côté «agent secret»

Il aimait bien ce côté «espion», ce côté «agent secret», titre d'une de ses autobiographies. Toujours dans la ruse, qu'on le veuille ou non, à l'égard des représentations sociales. Sollers, pendant plus d'un demi-siècle, a écrit le plaisir, ce qui n'était pas toujours très bien vu.

Il avait une sainte horreur du glauque, de la culpabilité, de la simulation, du faux, de la misère sexuelle et pensait vraiment que le malheur est un vilain défaut. Il y a quelques jours, il demanda à Josyane Savigneau une ultime faveur: qu'elle lui lise, au téléphone, un entretien inédit de Céline paru dans *Le Figaro Littéraire* qu'il ponctua de ses commentaires. Il avait de l'admiration pour l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*, ce raffiné que l'on peut vomir mais qui n'a jamais menti.

À lire aussi [Graal, de Philippe Sollers: de l'Atlantide au temps retrouvé](#)

Sollers pouvait mourir tranquille, ce beau vers de Mallarmé envolé dans les volutes de ses Camel: «*Un peu profond ruisseau calomnié la mort...*» Naître, vivre, passer et mourir, n'est pas tout simplement changer de forme? Alors, Sollers au paradis? Mais oui, mais oui. Et il n'a pas fini de nous faire signe. Ses os qui reposent désormais dans la terre iodée de l'île de Ré continuent de penser. **Philippe Sollers: un éternel passionné de littérature d'une inaltérable gaieté.**

oOo